



Un monde de fous: de la poet(h)isation de la folie chez KEN BUGUL et TAHAR BEN JELLOUN

Jules Michelet MAMBI MAGNACK

École Normale Supérieure-Université de Maroua, Cameroun

jmambi@yahoo.fr

Résumé : Le motif de la folie est très prégnant dans le roman postcolonial africain depuis l'avènement des indépendances jusqu'à nos jours. Cette catégorie romanesque plonge généralement le lecteur dans un univers chaotique où voguent des personnages manifestant un dérangement mental et comportemental. Mal gouvernance, arbitraire, libertinage, aliénation, désordre généralisé, sont autant de signes de la démence des sociétés décrites par ces fictions romanesques. La présente étude se penche sur la problématique de la poétisation de ce concept plurivoque dans *La folie et la mort* de Ken Bugul et *Moha le fou Moha le sage* de Tahar Ben Jelloun. Nous postulons alors d'une part que l'écriture de ces deux auteurs est caractéristique de la folie, et d'autre part que la poétisation de la folie peut se lire ici comme une « poéthisation » car les choix esthétiques s'inscrivent dans la quête de nouvelles valeurs sociales et politiques, et la promotion de nouvelles formes de cohabitations identitaires en postcolonie.

Mots clés : Folie-poét(h)isation-postcolonialisme-postcolonie-roman africain

Abstract : The theme of madness has been very prominent in the African postcolonial novel since the period of independence to the present. The category of novels based on that theme generally depict the chaotic situation of postcolonial societies, and characters with mental and behavioural disturbances. Bad governance, arbitrariness, dictatorship, alienation, generalized disorder, are the characteristics of the mad societies described in those novels. This research work examines the problematic of madness in *La folie et la mort* by Ken Bugul and *Moha le fou Moha le sage* by Tahar Ben Jelloun. We analyse the aesthetic features of madness in the writings of those two writers and show that the "aesthetic of madness" constitutes the quest of new political, social and cultural values that will lead to good governance and new identity cohabitation in postcolonial societies.

Introduction

La folie est un concept aux sens multiples touchant aux domaines variés. L'approche médicale, prônée par les neurologues et les psychiatres organicistes assimilent la folie à une maladie du cerveau. Elle se caractérise par un comportement « anormal » résultant d'un désordre biologique plus ou moins grave. Dans un tout autre registre, la folie se définit comme un écart opéré par un individu par rapport à la norme sociale, à l'environnement dans lequel il vit. Les fous sont dès lors perçus non comme des malades mentaux au sens psychiatrique du terme, mais comme des êtres asociaux dont la logique s'écarte de la logique commune. « *On est fou par rapport à une société donnée* », affirme Albert Béguin repris par Roland Jaccard (1984, p. 24). La folie devient donc synonyme d'anormalité, de transgression, de marginalité, de désordre dans la

conduite, d'incohérence des faits et gestes, de paroles, de l'agressivité. Ceci induit donc les paradigmes d'écart et de norme, de normalité et d'anormalité. D'ailleurs, la normalité et l'anormalité sont définies par une instance de légitimation qui est, le cas échéant, la classe dirigeante. Leurs critères de définition ou de légitimation émanent de leur bon vouloir. C'est pourquoi, le fou n'est pas perçu comme tel par tout le monde. Lorsque la classe dirigeante « décrète » qu'un citoyen est fou, c'est parce que ce dernier ne se conforme pas à la ligne de conduite qu'elle a définie.

Le thème de la folie est apparu dans la littérature africaine aux lendemains des indépendances, période pendant laquelle les ex-colonisés font l'expérience de la gouvernance administrative endogène, après le départ du colon. C'est une période marquée par de nombreux errements managériaux et l'accroissement de la misère et des conflits sociaux multiformes sur le continent. Ce moment historique est repris par la littérature, notamment le roman, peignant la figure du fou, signe de l'incompréhension ou de l'inadaptation de certains citoyens aux pratiques instituées par la nouvelle élite au pouvoir. De nombreux travaux se sont alors penchés sur la question, recherchant les sources de ce mal-être et décrivant de diverses manières ses manifestations. On peut citer entre autres les travaux de Alexie Tcheuyap (1998) Colman Prosper Deh (1991), Bernard Mouralis (1993), André Djifack (1993) **Erreur! Signet non défini.** qui ont de diverses manières scruté la question de la mise en texte de la folie. Ce travail s'inscrit dans cette même problématique mais dans la perspective postcoloniale, en partant du postulat selon lequel « *désormais, le texte ne se réduit plus à un pur jeu apolitique et l'illusion textualiste semble passé* » (Yves Clavaron : 2011, p. 99). Les deux textes sur lesquels nous menons notre recherche font la description d'États postcoloniaux où l'environnement social est chaotique et profondément marqué par la folie. L'objet de cette étude est d'analyser les formes esthétiques liées à la littérisation de la folie ainsi que leur portée. Dans un continent noir en proie à toutes sortes de pathologies sociales : mal gouvernance, dictatures, répressions, musèlement, reprises par la littérature, il est de bon ton que l'on s'intéresse aux formes d'écriture mises en œuvre pour les décrire. Comment le motif de la folie est-il mis en fiction? Comment est décrite la folie qui s'est emparée de la société postcoloniale mise en scène dans ces textes ? Comment se manifeste la folie dans l'écriture? Quelle pourrait être la signification profonde et la portée de la littérisation de la folie chez ces deux auteurs? Nous postulons alors que le motif de la folie a une résonance au niveau de l'écriture des deux auteurs. Par ailleurs, cette poétisation de la folie peut être lue comme une « poéthisation » car au-delà des structures esthétiques particulières, ces deux auteurs procèdent à la quête de

valeurs pour une meilleure compréhension de la situation chaotique des sociétés postcoloniales, de la source de la démence individuelle et collective. En clair, écrire sur la folie chez ces deux auteurs c'est faire une radioscopie de la société postcoloniale, pour une meilleure affirmation de son identité et la mise en place d'une bonne gestion de la cité. Pour le démontrer, nous envisageons appliquer la critique postcoloniale, qui est une théorie du décentrement et de résistance au discours universalisant du centre européen. C'est une méthode d'approche qui vise l'explication des textes littéraires issus des anciennes colonies, en les situant dans leur contexte sociohistorique et culturel marqué par l'impérialisme occidental. Le postcolonialisme ne constitue pas une théorie homogène ; il emprunte ses formulations théoriques à la fois aux études littéraires, à l'histoire, à l'anthropologie et aux sciences sociales. Il s'appuie sur les déterminations historiques et culturelles de ces sociétés ayant fait l'expérience de la domination coloniale. Selon Robert Young, le postcolonialisme s'attaque au statu quo créé par l'hégémonie économique et culturelle du système impérialiste occidental. Il précise à ce propos:

Le postcolonialisme désigne donc la théorie... qui analyse les conditions matérielles et épistémologiques de la postcolonialité et recherche à combattre la continuelle opération souvent voilée de domination économique politique et culturelle du système impérialiste. La situation globale de l'injustice sociale exige une critique postcoloniale du point de vue des victimes et non du point de vue des fautifs¹.

Young (2001, p.58)

La démarche postcoloniale consiste donc à combattre toute expression hégémonique et impérialiste. Enfin, pour Achille Mbembe, la théorie postcoloniale se caractérise par son hétérogénéité : il s'agit d'une pensée à plusieurs entrées, qui, selon lui, est loin d'être un système parce qu'en grande partie, « elle se fait elle-même en même temps qu'elle fait sa route » (Mbembe : 2007, p.117)

Cette étude est structurée en trois parties. Tout d'abord, nous essayons de dresser une cartographie de la société postcoloniale décrite dans notre corpus, en relevant les avatars de la colonisation occidentale dont l'un des traits est la mise en place d'une société démentielle. Dans la seconde partie, nous nous intéressons à la mise en fiction de la folie, notamment au niveau de l'écriture. Enfin, dans la troisième partie, nous montrons que l'écriture de la folie appelle à une nouvelle éthique dans la gestion politique des sociétés postcoloniales.

¹ Cette traduction est de Michel Mann, in « La folie, le mal de l'Afrique dans le Baobab fou et la folie et la mort de Ken Bugul », Thèse de doctorat, University of Missouri-Columbia, 2007, inédit.

1- *La folie et la mort et Moha le fou Moha le sage* : deux univers marqués par la folie généralisée.

Dans les romans du corpus, la folie semble être une pathologie généralisée. Tout fonctionne à l'emporte-pièce. De la classe dirigeante au bas peuple, chaque segment de la société manifeste les signes de l'anormalité, du désordre et de la folie. Dans cette sous-section, nous analysons les manifestations de la folie à travers l'exercice du pouvoir, et la perte des repères identitaires.

1.1- *Pouvoir politique et folie*

Dans *La folie et la mort et Moha le fou Moha le sage*, le pouvoir politique est exercé de façon absurde, sans cadrage, sans lois. C'est un pouvoir fou qui s'exerce aveuglement, suivant les intuitions ou les caprices des souverains. Dans *La folie et la mort*, le comportement des hauts dignitaires du régime frise le ridicule, et conditionne celui du bas peuple. On dirait que ce dernier est dénué de toutes ses facultés de discernement. Tout commence par ce décret absurde du Timonier qui préconise la mise à mort des fous qui raisonnent et ceux qui ne raisonnent pas. Bugul (2000, p. 11) Ce décret, repris à longueur de journées par la station de radio publique, met le peuple en émoi.

Les structures socioéconomiques, totalement désarticulées, ont plongé les citoyens dans la folie collective. Le pouvoir politique se comporte comme le relais du pouvoir colonial dont il s'évertue à perpétuer les pratiques, au grand dam de ses concitoyens. C'est ce sens que Josué Ndamba appelle l'auto-aliénation et qu'il explique en ces termes :

une couche de nègres en colonise d'autres sur les modèles de l'ancien colonisateur blanc ; d'autre part, ces nouveaux colonisateurs sont eux-mêmes étroitement liés au système étranger qui les maintient dans une nasse intellectuelle, morale, spirituelle...et qui les conduit à la sclérose totale.

Ndamba (1986, p. 95)

L'élite politique, suppôt du colonisateur, a mis en place un système qui a favorisé la désintégration totale de la société et le règne des divisions, des malentendus, des incompréhensions et de multiples conflits sociaux. On dirait que la société n'est constituée que de dérangés mentaux, au vu de leurs agissements. Les citoyens se retrouvent dans une situation d'incompréhension des pratiques de l'élite politique qui gouverne le pays. Dans *La Folie et la mort*, Ken Bugul relate l'incapacité de l'élite gouvernementale à mettre sur pied des mesures efficaces en vue d'assurer développement du pays. Elle est totalement extravertie, cherche les stratégies de développement auprès des puissances occidentales qui lui imposent des théories inadéquates, qui ne collent pas

toujours aux réalités locales. Tous, ou alors la majorité des grands projets du pays sont pilotés par des experts venus de l'étranger, dont le traitement salarial crée un grand fossé dans le budget dudit projet. Le narrateur fait état de cette dérive en ces termes :

Le salaire de l'expert devait être fixé sur le barème des rémunérations des fonctionnaires de la Banque mondiale, du PNUD, du FMI.

Il fallait lui verser pendant la durée du projet un pourcentage du salaire pour la retraite dans un compte spécial, et le mieux c'était dans un pays étranger, genre New Jersey, Channel Islands.

Il lui fallait une assurance maladie avec évacuation, même en déplacement à l'étranger.

(Bugul : 2000, p. 84)

Fanon explique cet état de chose en ces termes : « *L'apothéose de l'indépendance se transforme en malédiction de l'indépendance. La puissance coloniale par des moyens énormes de coercition condamne à la régression la jeune nation.* » (Fanon : 1976, p. 55). La nouvelle élite nationale se trouve donc dans un état de dépendance absolue à l'ancienne puissance colonisatrice afin d'assurer sa survie. Toutes ces manœuvres maintiennent le pays dans la misère la plus totale. L'élite gouvernementale s'aliène en dépendant de l'ancienne métropole et en maintenant le peuple dans une sorte d'hibernation politique. Celui-ci n'a pas la possibilité de s'exprimer librement, n'a pas la possibilité de mettre en œuvre ses propres stratégies de développement économique. L'élite nationale bloque toutes les initiatives locales et se soumet entièrement au diktat de l'extérieur qui applique souvent des stratégies inadaptées. C'est ce déphasage et cette incompréhension qui crée chez les citoyens un sentiment d'inadaptation et des attitudes jugées démentielles.

1.2- Folie, incompréhension et étiquetage

La folie est le signe d'une incompréhension face à une situation ou à un fait donné. Elle est ainsi définie en fonction du contexte dans lequel on se trouve et en fonction de la position sociale que l'on occupe. C'est ce qu'explique Christian Delacampagne en ces termes :

Un individu peut se trouver dans une situation intenable... il est amené à prendre conscience du fait que ce que les autres tiennent pour réel n'est que fantasme, et à se comporter en conséquence : si bien que les autres finiront par tenir pour fantasme ce qu'il tient pour réel, c'est-à-dire par le déclarer fou...

Delacampagne (1974, p.166-167)

Dans un monde où l'on a cultivé l'arbitraire et le mutisme, la folie se présente comme la seule alternative pour se sentir libre et acquérir le droit à la parole non contrôlée. C'est ce que l'on perçoit, à l'analyse du roman *Moha le fou* *Moha le sage*. Face au discours du pouvoir élaboré à travers une parole figée et tenue pour vraie (communiqués de presse et des rapports formels) annonçant

tantôt le décès de M. Ahmed R. (Ben Jelloun : 1978. p. 9), tantôt des règles à suivre, comme on peut lire dans l'extrait suivant :

[...] les autorités décidèrent de fermer le cimetière pour une période indéterminée. Elles publièrent un communiqué dans la presse : [...] Nous sommes décidés à barrer le chemin à toutes formes d'obscurantisme : délire, folie, prétendue poésie nihiliste et dévastatrice. Nous sommes un Etat moderne. Les fous iront à l'asile. Les vagabonds en prison. Cet homme qui parlerait dans sa tombe n'existe pas. L'enquête est formelle. [...] Moha n'a jamais existé. Allez à vos occupations et oubliez ce cimetière !

Ben Jelloun (1978, p.163)

Ces phrases et expressions redondantes et figées, relayées à longueur de journées par les médias et par la presse, constituent un discours normatif imposé par le pouvoir. Celles-ci traduisent alors l'embrigadement dans lequel vit le peuple. Il faut les respecter pour être en conformité avec la loi, comme l'exprime ici le fils du patriarche : « *Moi, je suis avec la loi. Tout en règle. Je suis en règle avec Dieu et son prophète. Je suis en règle avec ma mère et mon épouse. Je suis en règle avec la société et l'État. Je suis en règle. Voilà.* » (Ben Jelloun : 1978, p. 77) Cette compromission clairement exprimée, qui est en fait la soumission à un code de conduite imposé par le régime de terreur, contraste avec la position de Moha qui aspire à la liberté totale, celle de dire la vérité, nonobstant les conséquences qui pourraient en découler : « *Tu vois, l'idéal pour moi, c'est d'arriver à être aussi léger qu'un moineau.* » (Ben Jelloun : 1978, P. 77) Le fou affirme sa liberté tandis que l'homme « raisonnable » se soumet au mutisme, à l'embrigadement total, bref à la folie, par peur des représailles.

1.3- Aliénation et folie

Etymologiquement, le mot aliénation vient du terme latin *aliénus* qui signifie étranger. Le verbe d'abord emprunté au latin *alienare*, veut dire « rendre autre » ou « rendre étranger », lui-même dérivé de *alius*, autre. En parlant des choses, aliéner veut dire « céder, transférer un droit » ; elle désigne alors le transfert, de ce que l'on possède, librement consenti à un tiers. En parlant de personnes, « rendre hostile, rendre fou ». Ainsi, l'un des sens vieilliss que prend ce mot en médecine et en psychiatrie, l'assimile à un état de démence, périodique ou définitif, motivant l'admission d'un malade dans un établissement psychiatrique. C'est en effet un état d'asservissement qui diminue ou ôte la liberté et le libre arbitre et compromet la capacité à penser de façon lucide. L'aliénation se traduit dans les ouvrages de notre corpus par la perte des valeurs culturelles et de la liberté chez certains personnages. Dans *La folie et la mort*, l'histoire des personnages laisse transparaître en filigrane leur

dépendance culturelle et politique à l'autre. Mais l'aliénation n'est pas seulement culturelle, elle est aussi politique, et même économique.

Dans *La folie et la mort*, la manifestation de l'aliénation culturelle se perçoit à travers l'expérience du personnage central Mom Dioum. Ken Bugul raconte l'histoire de la déculturation progressive d'une jeune femme qui répond au nom de Mom Dioum. La déculturation de cette dernière commence quand elle quitte son village et vient s'installer en ville. Cet exode est la conséquence directe de son immersion dans l'univers urbain marqué par la rencontre de la culture occidentale. Elle perd en effet une partie de son identité à cause de la pollution² plurielle qui prévaut en ville, porte d'entrée de l'occident et de la mondialisation en Afrique.

La société imaginaire que peint le narrateur, véritable prototype de la société postcoloniale, est en proie à une véritable convulsion culturelle, une situation tributaire de son passé colonial. Le colonisé se retrouve dans une situation d'incompréhension totale assimilable à la folie. Il est donc bloqué dans une situation de « l'entre-deux » culturel, comme le personnage Mom Dioum. C'est cette forme de folie que le psychiatre italien Giovanni Jervis (1977, p. 8) définit comme

l'expérience du désespoir et en même temps de l'autopunition et de l'angoisse paralysante, la perte de l'usage et des plaisirs du corps, l'expérience de la confusion et de la panique, [...] le piège d'un environnement indéchiffrable et hostile, de pédagogies destructrices, de messages contradictoires ou d'erreurs qui se répètent, la paralysie, la solitude, le sentiment de mort et l'incapacité à communiquer de quiconque se trouve pris dans ces éléments ; quand ils durent trop longtemps et qu'ils ne suscitent chez autrui au mieux qu'une tolérance désinvolte ou paternaliste, au pire qu'humiliations, mépris ou rejet.

Giovanni Jervis (1977, p. 8)

Ce tourment, mieux cette prise en otage de l'individu est observable dans le roman *La folie et la mort* de Ken Bugul. Le personnage Mom Dioum se retrouve dans une situation où elle est incapable d'assumer sa personnalité et son identité. La métaphore du tatouage inachevé représente la perte de son identité et l'incapacité à s'adapter dans la nouvelle identité qu'elle veut acquérir.

2- Ecriture et folie dans *La folie et la mort* et *Moha le fou Moha le sage*

Dans cette partie, nous nous attardons sur les modalités d'écriture qu'adoptent les auteurs des deux romans de notre corpus de travail. Il est

² Le terme pollution ici est très connotatif. Il prend le sens de désordres de toutes sortes ; urbain, culturel, comportemental...

question de voir comment le motif de la folie est pris en charge par l'écriture. Pour y parvenir, nous passons tour à tour en revue les déstructurations narratives, la polyphonie énonciative et l'instabilité typographique, comme signes de la folie de l'écriture.

2.1- Des narrations déstructurées

La structure narrative désigne l'organisation du récit, sa constitution, sa contexture, bref la manière dont sont disposées ses différentes séquences. Les travaux effectués par Algirdas J. Greimas (1966) et Paul Larivaille (1974) ont mis en évidence la structure normale, conventionnelle de tout récit mise en évidence à travers le schéma quinaire. Le récit se définit en effet comme une transformation d'une situation initiale à un état final. Cette transformation est, selon Yves Reuter (1996), constituée d'un élément perturbateur qui enclenche le procès de la transformation, de la dynamique qui l'effectue ou non, et d'un autre élément qui clôt le procès de cette transformation, qu'on appelle dénouement. Les textes inscrits dans notre corpus obéissent-ils à cette chronologie normale du texte narratif ? Comment les structures narratives rendent-elles compte de la réalité de la folie dans ces textes ?

Tout d'abord, l'on constate que les différentes parties du récit s'enchevêtrent, se chevauchent et forment un ensemble incongru que le lecteur se fait le devoir de décoder, de même que la pensée confuse du fou est exprimée dans un langage déstructuré et incohérent qui laisse à son auditeur le soin de le décoder pour en déceler le message. La folie se manifeste donc par une fragmentation et un éparpillement des affects qui donne au texte produit une sorte de patchwork. Ils se caractérisent par une narration qui suggère une certaine violence, un désordre sur la forme même de la narration. Les modalités de la folie narrative sont la fragmentation et l'émiettement du texte narratif et son caractère absurde. C'est cette forme du récit hachée qui fait dire à Arlette Chemain Degrange (1991, p.24) que les textes africains « relèvent d'une esthétique où [...] violence est faite à la continuité narrative ». La fragmentation est une forme scripturale qui se singularise par un émiettement des structures textuelles. Elle apparaît de nos jours comme un mode d'écriture dominant dans les écritures romanesques contemporaines. Sophie Rabau explique cette forme comme relevant de la modernité et se déclinant sur des modes propres à chaque écrivain :

On sait que le geste de la fragmentation comme brisure est un geste moderne qui se traduit dans la représentation du réel et dans l'écriture elle-même. Mais la fragmentation moderne apparaît également dans le rapport à la tradition qui est littéralement mise en éclats dans les pratiques de l'hypertextualité. La fragmentation peut intervenir dans le cadre d'une réécriture. Dans ce premier

cas, les modernes opèrent un émiettement du texte par une dispersion de l'hypotexte dans leur propre réécriture.

Sophie Rabau (2002, p. 31)

Le récit, explique Rabau, se disperse en plusieurs hypotextes entretenant des rapports plus ou moins discontinus entre eux et donnant à la progression narrative une impression de patchwork, de collage qui fait du texte un assemblage de (dé)bris autonomes qui simulent matériellement une homogénéité sous le nom générique de « roman ». Les romans de notre corpus proposent le fragmentaire comme une rhétorique du chaos engendré par les régimes despotiques. Ainsi, elles adoptent l'informe comme forme, manifestation de la folie sociale.

L'une des caractéristiques de la fragmentation est l'enchevêtrement de plusieurs discours de nature différente dans la diégèse. La composition fragmentaire des textes francophones d'Afrique a fait également l'objet des recherches de Sélom Komlan Gbanou qui, dans son article intitulé « Le fragmentaire dans le roman francophone africain » observe en effet que

Les nouvelles exigences identitaires suscitées par les mouvements migratoires vers l'Europe, l'exil, les pesanteurs idéologiques de l'époque postcoloniale et, surtout, l'hybridité culturelle née de la rencontre de plus en plus ouverte avec le monde semblent apporter des modifications notoires dans le patrimoine génétique du roman africain. [...]

S. K. Gbanou (2004, p. 83)

L'on remarque une déstructuration du récit qui transgresse la forme même du genre romanesque et crée finalement une forme nouvelle hachée, émiettée, discontinue. Il apparaît donc, selon S. K. Gbanou, « une volonté d'infléchir le roman dans le sens du composite, de l'hybridation et du micmac sous le coup d'une réalité fortement assujettie à l'iconoclastie et aux désordres de tous genres », qui se donne à lire comme la manifestation en écriture de la folie sociale qui s'est emparée de la société postcoloniale.

Dans *La folie et la mort*, l'on remarque qu'il s'agit d'un enchevêtrement d'histoires qui tournent autour d'une histoire principale, celle de la protagoniste Mom Dioum qui relate son itinéraire marqué par ses démêlées avec le pouvoir en place dirigé par le timonier. Nous pouvons entre autre citer les histoires de Fatou Ngouye et Yoro dont la mésaventure est provoquée par la disparition de Mom Dioum qui a interrompu le tatouage, ne pouvant plus supporter la douleur atroce que cette pratique lui procurait. En effet, Fatou Ngouye connaît une fin tragique, brûlée vive dans un grand marché de la ville, et Yoro, devenu partenaire sexuel d'un homme blanc, s'envole pour l'atlantique.³

³ Ainsi est orthographié le nom d'un lieu imaginaire dans *La folie et la mort*.

Les récits dans *Moha le fou Moha le sage* et dans *La Folie et la Mort* ne sont pas agencés de façon linéaire. C'est un roman où se mêlent de nombreux procédés qui tiennent du théâtre, du reportage, de la poésie. Le roman est constitué par un récit que forme un enchâssement de plusieurs histoires dans lesquelles la figure du fou remplit la fonction de catalyseur. La non linéarité et l'incohérence du récit, le désordre apparent dans la syntaxe des événements et cette association d'éléments et de genres divers semblent épouser ici la thématique de la folie qui structure l'ensemble du texte, si tant est que le concept de folie implique à première vue l'incohérence, le désordre, la déraison.

2.2- Polyphonie énonciative et expression de la folie

Dans cette sous partie, nous nous intéressons aux voix narratives à travers lesquelles le récit est mis en texte et porté à l'attention du lecteur. Etudier les voix narratives revient à aborder la question des instances narratives. Nous nous inspirons ici de la perspective d'analyse de Gérard Genette (1972). En effet, Genette recommande de séparer les deux catégories communément confondues de la « perspective » et de l'« instance narratrice », qu'il classe respectivement sous le nom de « mode » et de « voix ». En effet, il faut s'intéresser aux questions « qui voit » et « qui parle ». Dans cette même perspective de Gérard Genette, les statuts possibles du narrateur dans un texte littéraire s'établissent habituellement entre deux grands axes: son absence ou sa présence (personnage ou héros) dans l'histoire racontée. Il insiste sur le fait que « *La relation du narrateur à l'histoire [...] est en principe invariable [...]. Aussi, le lecteur reçoit-il inmanquablement comme infraction à une norme implicite, du moins lorsqu'il le perçoit, le passage d'un statut à l'autre* » (Genette : 1972, p.253)

Dans *La folie et la mort*, nous constatons que ce statut dévolu au narrateur est variable. Il est tantôt extradiégétique (au début du roman), tantôt il prend l'allure d'une narration intradiégétique (à la fin). Il faut noter que cette impression se dégage lorsque les personnages Yaw et Mom Dioum prennent en charge la narration pour relater ce qu'ils ont vécu à travers deux grandes boucles narratives. On peut dire ici qu'il y a violation de la norme **Erreur ! Signet non défini.** qui considère que le narrateur doit adopter l'un des deux statuts. En effet, le narrateur hétérodiégétique est en quelque sorte « témoin » non participatif, adopte parfois une perspective omnisciente, connaissant non seulement les coutumes du pays que dirige le timonier, toutes ses manœuvres d'oppression. Il maîtrise parfaitement ses personnages dont il sonde quelques fois les pensées, comme nous pouvons le voir dans les extraits suivants :

Mom Dioum n'entendait plus que les coups de batoirs des bottes d'aiguilles. [...] Mom Dioum ne savait pas comment se lever, tellement elle souffrait. (p. 114-115) (Narrateur extradiégétique omniscient) Il dit un jour qu'il me trouvait jolie, que j'étais le genre de fille qu'il aimerait épouser s'il pouvait. (Narrateur intradiégétique)

Bugul (2000, p. 220)

A la pluralité de voix énonciatives dans ces récits, on peut ajouter comme manifestation de la folie textuelle l'instabilité typographique comme signes de la folie textuelle.

2.3- L'instabilité typographique

Selon le dictionnaire de langue française (2002), la typographie est l'«ensemble des techniques et des procédés permettant de reproduire des textes par l'impression d'un assemblage de caractères en relief» ou la «manière dont un texte est imprimé (quant au type des caractères, à la mise en pages, etc.)»

La folie textuelle se manifeste également dans ces textes par un désordre observable au niveau de la graphie. En effet, on passe du caractère romain à l'italique sans avertissement aucun. Patricia Célérier (2002, p. 60) affirme à cet effet que

La représentation de la violence passe par une palette d'expressivité : horreur cynisme, sarcasme, cri, tragi-comédie et burlesque. Son expression actuelle, typiquement postcoloniale, affecte aussi la «plastique» du texte au moyen de changements typographiques (italiques, variations de la taille des caractères, etc.

Patricia Célérier (2002, p. 60)

Ken Bugul fait le plus usage de cette pratique. Les interventions de la radio sont rapportées aux pages suivantes : 11, 37, 38, 80, 81, 89, 93, 94, 109, 186, 187, 202, 226, 231,232. Celle-ci emploie l'italique pour les communiqués passés à la radio nationale, sans doute pour mettre en évidence leur différence avec les autres textes. Ces communiqués concernent essentiellement les ordonnances du Timonier et ses activités. L'auteure fait une claire distinction entre les propos supposés être ceux du Timonier et ceux qui sont tenus par le reste de la société. Le fait que ces interventions soient en italique marque la volonté de l'écrivaine de montrer que le Timonier vibre en opposition de phase avec son peuple contrairement à ce que son nom laisse croire. Le Timonier et le peuple sont irrémédiablement séparés et rien ne peut les unir. D'ailleurs, il ne fait jamais d'apparition publique, ne s'adresse jamais à son peuple que par l'intermédiaire des médias. L'italique marque la différence entre les hiérarchies sociales.

3. De la poétisation à la « poéthisation » de la folie

La décomposition du concept « poéthique » laisse entrevoir deux termes : poétique et éthique. Terme mis en évidence par Aristote, la poétique désigne l'ensemble des idées ayant présidé à la création et à la mise en forme d'une

œuvre littéraire. Pour ce qui est du concept « éthique », il dérive des termes grecs *ethikos* qui signifie morale et *ethos*, mœurs. L'éthique est la science de la morale et des mœurs. Le néologisme « poéthique » désigne alors une poétique porteuse de valeurs éthiques. Il s'agit d'une esthétique qui place la condition humaine au centre de son déploiement. C'est à juste titre que Yves Clavaron déclare :

Un véritable « tournant éthique » s'est produit dans la critique : même les déconstructionnistes comme J. Hillis Miller rejettent les accusations d'anti-humanisme et revendiquent un « essential ethical moment », bref une éthique textuelle. A priori, les littératures postcoloniales ne sont pas concernées par ce tournant car elles sont tout, sauf des littératures « intransitives » ; la nécessité d'un engagement politique et moral a toujours été proclamée, pour l'écrivain et son œuvre, que ce soit lors des luttes pour l'indépendance ou de la difficile construction des nations issues des empires coloniaux.

Clavaron (2011, p. 99)

Dans le roman *Moha le fou Moha le sage*, le personnage principal taxé de fou, est en principe celui qui fait montre d'une parfaite lucidité et de la plus grande sagesse car la société tout entière dans laquelle il vit est dans le coma. Témoin de trop d'atrocités, de misères et de scandales pour se taire, Moha déambule dans les rues d'une ville maudite par l'argent, la dérision et la lâcheté. La vérité sur les circonstances de la mort de Ahmed R. constitue, entre autres, les motifs de sa démente. « *Qu'importe les déclarations officielles. Un homme a été torturé. Il avait vingt-six ans et était accusé de trouble à l'ordre public* » (Tahar : 1978, p. 35). Il parle de la triste condition de la femme dans cette société arabo-musulmane phallocratique, ainsi que des enfants des bidonvilles nés adultes et sans avenir. Moha s'oppose à toutes ces dérives, et c'est ce qui lui vaut cet étiquetage de la démente et le traitement qu'il subit. Son pouvoir réside dans les mots qu'il profère, ces mots qui charrient et dénoncent toutes les dérives de la société.

3.1. *La folie, un espace de liberté*

La folie de Moha peut également être interprétée comme un espace de liberté qui lui permet de s'affranchir de toutes les contraintes et du musèlement dont la société est victime, pour révéler la vérité au grand jour. C'est dans ce sens que Lara Popic affirme :

Moha le fou, Moha le sage [...] trouve, dans le statut de l'altérité qu'il confère à la figure de la folie, un masque et un fort point d'appui pour dénoncer le système de répression, de torture et du manque de liberté du Maroc des années 1970. Dans un univers muet où le droit et la libre parole semblent disparaître devant un double coup massif-celui d'une idéologie meurtrière et celui de la raison qui se résigne au silence pour la survie - c'est la folie, cet « autre tour » de la raison, qui prend la parole pour clamer qu'il y a encore des hommes qui savent raisonner.

Lara Popic (2010, p.1)

Par ailleurs, la folie prend aussi le sens de l'exagération et de la démesure.

Dans un monde où l'on a cultivé le mutisme, la folie se présente comme la seule alternative pour se sentir libre et acquérir le droit à la parole non contrôlée. C'est ce que l'on perçoit, à l'analyse du roman *Moha le fou Moha le sage*. Face au discours du pouvoir élaboré à travers une parole figée (communiqués de presse et des rapports formels) annonçant tantôt le décès de M. Ahmed R. : « *Le rapport médical était formel : 'M. Ahmed R. est décédé d'un arrêt cardiaque compliqué d'une atteinte méningée'*. » Tahar (1978, p. 9) tantôt des règles à suivre :

[...] les autorités décidèrent de fermer le cimetière pour une période indéterminée. Elles publièrent un communiqué dans la presse : [...] Nous sommes décidés à barrer le chemin à toutes formes d'obscurantisme : délire, folie, prétendue poésie nihiliste et dévastatrice. Nous sommes un Etat moderne. Les fous iront à l'asile. Les vagabonds en prison. Cet homme qui parlerait dans sa tombe n'existe pas. L'enquête est formelle. [...] Moha n'a jamais existé. Allez à vos occupations et oubliez ce cimetière !

Tahar (1978, p.163)

Ces phrases et expressions redondantes et figées, relayées à longueur de journées par les médias et par la presse, constituent un discours normatif imposé par le pouvoir. Celles-ci traduisent alors l'embrigadement dans lequel vit le peuple. Il faut les respecter pour être en conformité avec la loi, comme l'exprime ici le fils du patriarche : « *Moi, je suis avec la loi. Tout en règle. Je suis en règle avec Dieu et son prophète. Je suis en règle avec ma mère et mon épouse. Je suis en règle avec la société et l'État. Je suis en règle. Voilà.* » (Tahar : 1978, p. 77). Cette compromission clairement exprimée, qui est en fait la soumission à un code de conduite imposé par le régime de terreur, contraste avec la position de Moha qui aspire à la liberté totale, celle de dire la vérité, nonobstant les conséquences qui pourraient en découler : « *Tu vois, l'idéal pour moi, c'est d'arriver à être aussi léger qu'un moineau.* » (Tahar : 1978, p. 77). Le fou affirme sa liberté tandis que l'homme « raisonnable » se soumet au mutisme, à l'embrigadement total, par peur des représailles.

Dans *La folie et la mort*, Les multiples frustrations subies par le personnage principal font sombrer dans le délire. Mom Dioum n'est pas folle à proprement parler, elle choisit de passer pour une folle, créant ainsi pour elle un tiers espace dans lequel elle se sent libre afin d'échapper aux représailles des hommes du régime dictatorial. Elle s'écarte de la société pour marquer sa désapprobation par rapport à la marche des affaires de la cité. Elle veut être libre et participer à la construction nationale, mais l'élite gouvernementale ne lui en donne pas la possibilité. Il en est de même pour le personnage Yaw, qui ne veut pas pactiser avec la supercherie des vieux de son village. La découverte de la mascarade et des mensonges organisés par les anciens au nom des ancêtres, pousse Yaw à la révolte. Son incompréhension des choses, La peur des

répressions le font sombrer dans la folie. Comme Mom Dioum, il finit son parcours dans un hôpital psychiatrique où il est soumis au même traitement que les malades mentaux.

Leur folie s'inscrit dans la problématique de la liberté du sujet dans la société et de la contestation de l'ordre établi par les régimes dictatoriaux qui trônent à la tête de ces différents pays. Si, comme l'affirme Pierre Jacereme (1989, p. 31) la folie est la réponse de l'individu à une situation insupportable, elle provoque le plus souvent une réaction de révolte qui doit être envisagée comme le désir d'échapper à cette situation. Au-delà de la quête de liberté, la folie est aussi l'expression du mal-être du sujet postcolonial.

3.2. La folie, l'expression du mal être des ex-colonisés

Une certaine tendance psychiatrique assimile la folie à une souffrance psychique du sujet, souffrance née de la difficile quête de repères. Le fou est un individu qui souffre parce qu'il ne se comprend pas et ne comprend pas le monde qui l'entoure. Il est étranger à lui-même et veut se réaliser. Il est en proie à des convulsions psychiques qui se caractérisent par un désordre comportemental. Dans ce sens, le fou n'est pas un être à bannir de la société, il est un être qui a besoin d'aide. L'écriture de la folie chez ces deux auteurs vise à relever ces souffrances et appeler à la rescousse de la société postcoloniale.

À travers leurs récits, Ken Bugul et Tahar Ben Jelloun révèlent la réalité de la société postcoloniale contemporaine. Ce monde d'anciens colonisés qui a partout démissionné ne doit sa survie qu'aux autres, les anciens colons. Ce monde est transformé en un vaste asile dont la folie de ses membres est reconnue et n'attend que des « sédatifs des autres » pour supporter son malaise. La situation de l'homme noir anciennement colonisé est une situation dramatique et tragique. Ce dernier vit dans un univers fait de psychotiques et de névrosés. Il est désorienté du fait du désordre et de la désorganisation de sa société. Face à ces errements, les différents auteurs ne peuvent que créer des personnages tout aussi fous dans leurs récits.

Face à tous ces errements, l'écrivain postcolonial est aujourd'hui investi d'une mission humanitaire. Dans ce contexte de délabrement mental, il est appelé à écrire pour révéler toutes les horreurs du monde. La littérature postcoloniale contemporaine, à la lumière des textes du corpus, se présente comme une littérature qui consacre l'expérience humaine, la place au centre de ses préoccupations. Selon les balises placées par le manifeste pour une littérature-monde en français, cette littérature doit s'opposer à toute sorte d'épuration éthique c'est-à-dire à une esthétique qui ne prend pas en considération le contexte historique. Yves Clavaron (2011, p.103) parle alors de la mise en place d'une « poét(h)ique ». Elles ont en effet vocation à produire des

valeurs, « ce type de modèles-valeurs qui sont en même temps esthétiques et éthiques, et essentiels pour tout projet spécifiquement politique » (Italo Calvino : 1984, p. 82)

Ces valeurs éthiques sont véhiculées à travers le récit des événements, notamment des actions des personnages. Antoine Compagnon repris par Clavaron affirme à cet effet que « la dimension éthique la plus évidente de la littérature tient au récit, c'est-à-dire à l'exposition narrative ou dramatique de problèmes moraux, incarnés dans les personnages, des subjectivités inventées et fictives » (Clavaron : 2011, p.104).

Parvenu à ce stade de notre réflexion, nous pouvons affirmer que la folie ne doit pas être lue ici comme une simple maladie qui affecte le sujet, mais elle doit être perçue comme l'expression d'un profond malaise ressenti par les ex-colonisés. Après l'euphorie créée par l'accession à l'indépendance des colonies, on aurait cru que se mettraient en place dans ces sociétés une classe dirigeante consciente et soucieuse du bien-être des citoyens. La désillusion est grande après avoir vécu impuissant, la substitution de régimes totalitaires et racistes blancs par d'autres régimes totalitaires mais tenus par les ex-colonisés eux-mêmes.

Conclusion

Ce travail nous a permis d'étudier comment le motif de la folie est mis en fiction dans *La folie et la mort* de Ken Bugul et *Moha le fou Moha le sage* de Tahar Ben Jelloun. Nous avons à cet effet montré que les choix esthétiques de ces deux auteurs traduisent la thématique de la folie qui structure leurs récits et expriment des préoccupations d'ordre éthique. La folie, nous l'avons dit, est le signe d'un déphasage entre le sujet et son environnement. Ceci se manifeste par le désordre et l'éparpillement et l'absurdité du comportement du sujet. Ce motif se manifeste par une déstructuration narrative. La linéarité de l'histoire est mise à mal et l'on aboutit à une structure complètement désarticulée. Le schéma narratif et le schéma actantiel sont perturbés et perdus. On peut dire que ces récits constituent la représentation extérieure des luttes et des bouleversements observés dans les sociétés postcoloniales. Cette désarticulation pourrait correspondre à la traduction de l'histoire des états africains postcoloniaux, faite de soubresauts et de ruptures fréquents. L'Afrique n'a jamais eu la possibilité de faire son histoire elle-même ; celle-ci est faite par l'autre, qui a toujours manifesté sa volonté de lui donner sa propre orientation. Elle n'a pas suivi l'itinéraire normal pouvant mener à la construction de véritables nations reposant sur des états bien structurés et développés. Certains penseurs ont d'ailleurs estimé que l'Afrique a de tout temps eu à faire un bond en arrière, dans son passé. C'est ainsi que certains soutiennent que la marche des affaires dans l'Afrique actuelle, notamment la montée de la violence n'est que la

résurgence de la violence qu'a connue ce continent dans le passé. Si l'on s'en tient à cette perception des choses, il ne serait donc pas erroné de conclure que la structure bouleversée des romans de notre corpus, faite d'incessants retours en arrière est à l'image de l'histoire réelle du continent. Les allers et retours très fréquents dans ces textes peuvent être lus comme la traduction de l'instabilité histoire de l'Afrique. Cette écriture que l'on pourrait qualifier d'écriture « folle » car caractérisée par le désordre narratif et la cacophonie énonciative à vocation à produire des valeurs.

Références bibliographiques

- Calvino, Italo, *Una pietra sopra*, Torino, Einaudi, 1980, *La machine littérature*, traduction de Michel Orcel & François Wahl, Paris Seuil, 1984.
- Célérier, Patricia, 2002, « Engagement et esthétique du cri », in *Notre Librairie* n°148, juillet-septembre, p.60-63.
- Chemain, Degrange, Arlette, 1991, « Violence destructrice, violence régénératrice: originalité de la littérature africaine subsaharienne », in *Limag, Figures et fantasmes de la violence dans les littératures francophones de l'Afrique subsaharienne et des Antilles* Vol 2: Les Antilles, p. 13-32
- Deh Colman Prosper, 1991, *La folie à l'œuvre dans la littérature africaine*, thèse de doctorat soutenue à l'université Charles De Gaulle, Lille III.
- Djifack, André, 1996, *Sylvain Bemba : écrite entre folie et pouvoir*, Paris, L'harmattan.
- Fanon, 1976, *Les damnés de la terre*, Paris, François Maspero.
- Genette, Gérard, 1972, *Figures III*, Paris, Seuil.
- Greimas, Algirdas, Julien, 1966, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- Jacereme, Pierre 1989, *La folie*, Paris, Bordas.
- Jervis, Giovanni, 1977, *Le mythe de l'antipsychiatrie*, Paris, Armand Colin
- Kahina Bouanane, 2005, « Folie et sacré : deux manifestations du surréalisme dans les textes africains, *insaniyat*, n°29-30, p. 115-134.
- Ken Bugul, 2000, *La folie et la mort*, Paris, Présence Africaine.
- Lara Popic, 2010, « Folie et création dans *Moha le fou, Moha le sage*- une lecture poétique », Université de Toronto, <http://homes.chass.utoronto.ca/~wulftric/lexperimenta/popic>, consulté le 18 novembre 2019
- Larivaille, Paul, 1974, « L'analyse morphologique de récit », dans *Poétique* n°19, pp.368-388.
- Mann, Michel, 2007, « La folie, le mal de l'Afrique dans le Baobab fou et la folie et la mort de Ken Bugul », Thèse de doctorat, University of Missouri-Columbia, inédit.
- Mouralis, Bernard, 1993, *L'Europe, l'Afrique et la folie*, Paris, Présence Africaine.
- Rabau, Sophie, 2002, « Entre bris et relique : pour une poétique de la mise en fragment du texte continu ou de la fragmentation selon Marguerite Yourcenar », dans Ricard Ripoll (sous la dir. de), in *L'écriture fragmentaire. Théories et pratiques*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, pp. 23-42.
- Selom, Komlan Gbanou, 2004, « le fragmentaire dans le roman francophone africain », *Tangence* n°75, p. 83-105.
- Tahar, Ben Jelloun, 1978, *Moha le fou, Moha le sage*, Paris, seuil.
- Tcheuyap, Alexie, 1998, *Esthétique et folie dans l'œuvre de Pius Ngandu Nkashama*, Paris, L'harmattan.